

Par delà bien et mal, Première section « Des préjugés des philosophes », § 1 (trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, GF, 2000, p. 47)

La volonté de vérité, qui nous incitera encore par séduction à nous lancer dans bine des entreprises risquées, cette fameuse véracité dont tous les philosophes jusqu'à présent ont parlé avec respect : que de questions cette volonté de vérité nous a déjà opposées ! Quelles questions singulières, méchantes, problématiques ! C'est déjà une longue histoire, - et il semble pourtant qu'elle vienne à peine de débiter ? Quoi d'étonnant que nous finissions même par devenir défiants, perdre patience, et tournions le dos impatientés ? Que *nous* aussi, de notre côté, apprenions de ce sphinx à questionner ? *Qui* est-ce au juste, qui nous pose ici des questions ? *Qu'est-ce* qui en nous, au juste, veut « la vérité » ? - De fait, nous nous sommes longuement arrêtés face à la question de la cause de cette volonté, - jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvions complètement immobilisés face à une question encore plus fondamentale. Nous interrogeâmes la *valeur* de cette volonté. À supposer que nous voulions la vérité : *pourquoi pas plutôt* la non-vérité ? Et l'incertitude ? Même l'ignorance ? - Le problème de la valeur de la vérité est venu à notre rencontre, - ou bien est-ce nous qui sommes allés à la rencontre du problème ? Lequel de nous est ici Oedipe ? Lequel est sphinx ? Il semble que ce soit là un rendez-vous de questions et de points d'interrogation. Et le croira-t-on, nous avons en fin de compte le sentiment que le problème n'a jamais encore été posé jusqu'à présent, que c'est nous qui, pour la première fois, le voyons, le fixons, le *risquons* ? Car il implique un risque, et peut-être n'en est-il pas de plus grand ?

++

Le Gai savoir, § 344 (trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, GF, 2007, p. 285-287)

En quoi nous aussi sommes encore pieux.

Dans la science, les convictions n'ont pas droit de cité, voilà ce que l'on dit à juste titre : c'est seulement lorsqu'elles s'abaissent au rang modeste d'une hypothèse, d'un point de vue expérimental provisoire, d'une fiction régulatrice, que l'on a le droit de leur accorder l'accès au royaume de la connaissance et de leur y reconnaître même une certaine valeur, - toujours avec cette restriction de demeurer soumises à la surveillance policière, à la police de la méfiance.

Mais si l'on y regarde de plus près, cela ne signifie-t-il pas : c'est seulement lorsque la conviction cesse d'être conviction qu'elle peut parvenir à accéder à la science ? La discipline de l'esprit scientifique ne commencerait-elle pas par le fait de ne plus s'autoriser de convictions ? ... C'est vraisemblablement le cas : il reste seulement à se demander s'il ne faut pas, *pour que cette discipline puisse commencer*, qu'existe déjà une conviction, et une conviction si impérative et inconditionnée qu'elle sacrifie à son profit toutes les autres convictions ? On voit que la science aussi repose sur une croyance, qu'il n'y a absolument pas de science « sans présupposés ». Il ne faut pas seulement avoir déjà au préalable répondu oui à la question de savoir si la *vérité* est nécessaire, mais encore y avoir répondu à un degré tel que s'y exprime le principe, la croyance, la conviction qu' « il n'y a *rien* de *plus* nécessaire que la vérité, et que par rapport à elle, tout le reste n'a qu'une valeur de second ordre ». -

Cette volonté inconditionnée de vérité : qu'est-elle ? Est-ce la volonté *de ne pas être trompé* ? Est-ce la volonté *de ne pas tromper* ? La volonté de vérité pourrait en effet s'interpréter aussi de cette dernière manière : à supposer que sous la généralisation « je ne veux pas tromper », on comprenne également le cas particulier « je ne veux pas *me* tromper ». Mais pourquoi ne pas tromper ? Mais pourquoi ne pas être trompé ? -

Remarquons que les raisons propres au premier cas se situent dans un tout autre domaine que celles qui sont propres au second : on ne veut pas être trompé parce que l'on admet qu'il est nuisible, dangereux, néfaste d'être trompé, - en ce sens, la science serait une longue prudence, une précaution, une utilité, à laquelle on pourrait toutefois objecter à bon droit : comment, la volonté de ne pas être trompé est-elle réellement moins nuisible, moins dangereuse, moins néfaste ? Que savez-vous par avance du caractère de l'existence pour pouvoir décider si le plus grand avantage se trouve du côté de l'inconditionnellement méfiant ou de l'inconditionnellement confiant ? Mais au cas où les deux choses seraient nécessaires, beaucoup de confiance *et* beaucoup de méfiance : où la science aurait-elle le droit d'emprunter sa croyance inconditionnée, la conviction sur laquelle elle repose, que la vérité est plus importante que toute autre chose, y compris que toute autre conviction ? Cette conviction n'aurait justement pas pu apparaître si vérité *e t* non-vérité se montraient toutes deux constamment utiles : comme c'est le cas.

Donc la croyance à la science, qui existe incontestablement aujourd'hui, n'a pas pu trouver son origine dans un tel calcul d'utilité, mais bien plutôt *en dépit du fait* que l'inutilité et le danger de la « volonté de vérité », de la « vérité à tout prix », lui sont constamment démontrées. « À tout prix » : oh, nous ne le comprenons que trop, lorsque nous avons commencé par sacrifier et égorger sur cet autel les croyances l'une après l'autre ! - Par conséquent, la « volonté de vérité » *ne* signifie *pas* « je ne veux pas que l'on me trompe », mais au contraire – il n'y a pas d'autre choix – « je ne veux pas tromper, même moi-même » : - *et nous voilà de ce fait sur le terrain de la morale*. Qu'on prenne en effet la peine de se demander de manière radicale : « pourquoi ne veux-tu pas tromper ? », notamment s'il devait y avoir apparence – et il y a apparence ! – que la vie vise à l'apparence, je veux dire à l'erreur, la tromperie, la dissimulation, l'aveuglement, l'aveuglement de soi, et si d'autre part la grande forme de la vie s'était toujours montrée en effet du côté des *politropoi*¹ les plus dénués de scrupules. Il se pourrait qu'un tel projet soit, si on l'interprète avec charité, un donquichottisme, une petite folie d'exalté ; mais il pourrait encore être quelque chose de pire, à savoir un principe de destruction hostile à la vie... « Volonté de vérité » - cela pourrait être une secrète volonté de mort. - De sorte que la question : pourquoi la science ? Renvoie au problème moral : *à quoi tend de manière générale la morale*, si la vie, la nature, l'histoire sont « immorales » ? Il n'y a pas de doute possible, le véridique, dans ce sens audacieux et ultime que présuppose la croyance à la science, *affirme en cela un autre monde* que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet « autre monde », comment ne doit-il pas par là même – nier son opposé, ce monde, *notre* monde ? ...

Mais on aura compris où je veux en venir, c'est-à-dire au fait que c'est toujours sur une *croyance métaphysique* que repose la croyance à la science, - que nous aussi, hommes de connaissance

1 Renvoie aussi bien à ce qui est changeant que rusé. Dans l'esprit de Nietzsche, le réel déjoue astucieusement notre désir de le figer. Il nous joue des tours par ses changements incessants. C'est à cela que renvoie le terme *politropos*.

d'aujourd'hui, nous sans-dieu et antimétaphysiciens, nous continuons d'emprunter *notre* feu aussi à l'incendie qu'a allumé une croyance millénaire, cette croyance chrétienne, qui était aussi la croyance de Platon, que Dieu est la vérité, que la vérité est divine... Mais si cette croyance précisément ne cesse de perdre toujours plus sa crédibilité, si rien ne s'avère plus divin, sinon l'erreur, la cécité, le mensonge, - si Dieu lui-même s'avère être notre plus long mensonge ?

++

Le Crépuscule des idoles (trad. J.-C. Hémerly, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1974, p. 19 puis p. 26)

« Le problème de Socrate », §1

De tout temps, les plus grands Sages ont porté le même jugement sur la vie : *elle n'a aucune valeur*... Partout et toujours, ce qu'ils en disent a le même accent, un accent de doute, de mélancolie, de lassitude de vivre, de résistance à la vie. Socrate lui-même a dit, au moment de mourir : « La vie n'est qu'une longue maladie ; je dois un coq à Asclépios, le Sauveur. » Socrate lui-même en avait assez. Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? Autrefois, on aurait dit (oh, on l'a dit, et assez fort, nos pessimistes les premiers!) : « Il doit pourtant y avoir quelque chose de *malade* dans tout cela ! » - telle est notre réponse. Ces plus grands sages de tous les temps, il faudrait les voir de près ! Peut-être n'étaient-ils plus, ni les uns, ni les autres, très fermes sur leurs jambes ? Peut-être d'un type tardif ? Vacillants ? *Décadents* ? Peut-être la sagesse n'apparaît-elle sur terre que sous la forme d'un corbeau qu'excite un discret relent de charogne ? ...

La « raison » dans la philosophie, §2

Je mets à part, avec tout le respect qui lui est dû, le nom d'*Héraclite*. Tandis que le reste de la gent philosophique rejetait le témoignage des sens parce que ceux-ci montraient la diversité et le changement, lui rejetait également leur témoignage, mais parce qu'ils montraient les objets comme s'ils étaient doués d'unité et de durée. Héraclite aussi a été injuste pour les sens. Ceux-ci ne mentent ni de la manière que les *Éléates*² imaginaient, ni comme lui-même le croyait... -ils ne mentent pas du tout. C'est ce que nous *faisons* de leur témoignage qui y introduit le mensonge, le mensonge de l'unité, le mensonge de l'objectivité, de la substance, de la durée... C'est la « raison » qui est cause de ce que nous falsifions le témoignage des sens. Tant que les sens montrent le devenir, l'impermanence, le changement, ils ne mentent pas... Mais Héraclite gardera éternellement raison en affirmant que l'Être est une fiction vide de sens. Le monde « apparent » est le seul. Le monde « vrai » n'est qu'un *mensonge* qu'on y rajoute.

2 Les *Éléates* renvoient ici aux disciples de Zénon d'Élée et de son maître Parménide, penseurs présocratiques (comme Héraclite), qui – pour le dire très rapidement – soutenaient l'unicité et la fixité du réel (et par là que le changeant *n'est pas*).